

Culture Séries,
le webzine des grandes séries

<http://www.culture-series.fr>

Culture
Séries



Mad Men

L'arène des apparences

Benjamin Campion
dimanche 5 avril 2009

Mad Men est tout ce qu'elle n'est pas : une proie facile, un miroir d'eau translucide, une collection de clichés par trop prévisibles. Percutante comme un crochet du droit de Joe Frazier et à la fulgurance temporelle d'une toile d'Edward Hopper, l'enfant née sans prétention de l'esprit de Matthew Weiner (ancien scénariste des Soprano) détient l'une des clés les plus élémentaires du succès et de la longévité : la culture du faux-semblant. Ce qui fait d'elle la nouvelle reine des apparences.

« Where the truth lies » [1], nous saisit l'une des accroches de *Mad Men*. En clair, regardez *Mad Men* et vous saurez toute la vérité sur ces « ad men » de l'agence Sterling Cooper (ayant pignon sur Madison Avenue, New York) et, de manière plus générale, sur les moeurs régissant l'Amérique blanche du début des années 60.



Où l'on grille un paquet de Lucky Strike par réunion, où chaque entrée dans un bureau s'accompagne d'une invitation à descendre un Scotch et où l'adultère s'apparente bien plus à un plaisir naturel qu'à une tromperie, si tant est que l'on réponde à ses obligations familiales et que l'on assure à son épouse un niveau de vie confortable. Autant de jeux de dupes auxquels excelle le ténébreux Don Draper, personnage central de *Mad Men* cristallisant toute l'hypocrisie d'une société bien-pensante... à défaut d'être totalement insouciant.

Dans un univers ultra codifié et (en apparence, seulement) transparent, où le jeu sournois des « desperate housewives » de Marc Cherry serait lu au premier regard en coin, le toujours tiré aux quatre épingles — même après avoir gravi les marches de l'immeuble tout entier de Sterling Cooper, la faute à un ascenseur défectueux et à une réunion avec quelques huiles n'ayant pas pour habitude de « poireauter » — Donald pousse en effet à son apogée la partition du « vilain petit canard » [2] et se pare de plus beaux atours pour draper d'illusion la noirceur de son passé et la fourberie de ses actes présents.

Dr Draper et Mr Whitman

Comme d'autres grands Jekyll et Hyde l'ayant précédé derrière le petit écran (Jim Profit, Tony Soprano, Dexter Morgan, Patty Hewes, Tom Jackman, la liste est longue), Don Draper cache sous les plis impeccables de ses chemises blanches parfaitement repassées



Don (Jon Hamm) et Betty Draper (January Jones).

(merci aux doigts de fée de sa chère et tendre épouse, la splendide Betty !) des démons prompts à surgir du passé pour lui sauter à la gorge. En atteste cette irruption pour le moins incommodante de son frère cadet, Adam, l'ayant reconnu suite à la parution d'un article vantant les mérites de sa réussite professionnelle dans un journal local.

Mais, si vous cherchez à connaître la véritable parenté du « vendeur de rêves » Don Draper, c'est surtout du côté des grandes figures du cinéma « noir » américain d'après-guerre que votre regard doit se porter. Mêlant la distance inquiétante de Cary Grant (période hitchcockienne) à la hâblerie « fatale » d'Humphrey Bogart, ce grand gaillard aux épaules de boxeur (à l'instar de Bucky Bleichert, le narrateur du *Dahlia noir* de James Ellroy), que la garde-robe de dandy n'empêche pas de se mettre avec une étonnante régularité dans de sales draps, n'hésite guère à dépenser des milles et des cents pour que sa bien-aimée bénéficie des services avant-gardistes d'un psychologue de renom... tout en couvrant de baisers enivrants la nuque désirable de brunes déshabillables pendant les séances en question.



Pete Campbell (Vincent Kartheiser).

Don Draper (ou, devrait-on plutôt dire, Dick Whitman) est, vous l'aurez compris, tout à la fois un beau parleur et un sale type. Mais un sacrément beau parleur, quand même...

Il n'est certes pas celui que l'on croit (comme en témoigne l'usurpation d'identité dont il se rend coupable à la suite d'une opération militaire ayant mal tourné, lors de la Guerre de Corée en 1950), ne vient pas d'une famille de nantis, contrairement à ce que l'on pourrait penser (une mère prostituée morte à sa naissance, un père décédé lorsqu'il avait 10 ans, une famille d'adoption rustre et sans le sou) mais, à force de contradictions, il devient difficile de donner le bon coup de pinceau pour tracer le véritable portrait de Don Draper. Celui qui serait prêt à raconter les plus invraisemblables énormités à ses clients pour leur vendre une campagne de pub n'hésite pas, pour autant, à puiser dans les clichés nostalgiques de son passé familial le vecteur émotionnel de transformation d'une banale « roue » de diapositives Kodak en un « carrousel du bonheur » devenu magique. S'il fait peu de cas de l'avidité du jeune requin aux dents déjà longues Pete Campbell, Don n'hésite pas une seconde à nommer la « petite secrétaire » Peggy rédactrice en charge d'une première campagne d'envergure. Quant à ses enfants qu'il chérit tant et serre fort dans ses bras dès lors qu'il ne rentre pas trop tard, il serait prêt à les abandonner sans sommation pour s'enfuir dans un pays lointain avec Rachel Menken, son amante déboussolée, lorsqu'un passé un peu trop sombre sort de sa tanière. Tel est finalement pris qui croyait prendre le Dr Draper...

Macho Men

Dans cette jungle urbaine d'apparences trompeuses, Don n'est certainement pas le seul prédateur à avoir flairé la chair fraîche. Des dirigeants impavides (Roger Sterling, « compagnon de beuveries » de Don et cofondateur de l'agence, sûrement pas le dernier quand il s'agit de croquer le fruit défendu entre deux « Je t'aime » susurrés à l'oreille de son épouse dévouée) aux créatifs cachant derrière un flegme et une affabilité de gendres idéaux des pulsions ne demandant qu'à sortir de leur sommeil

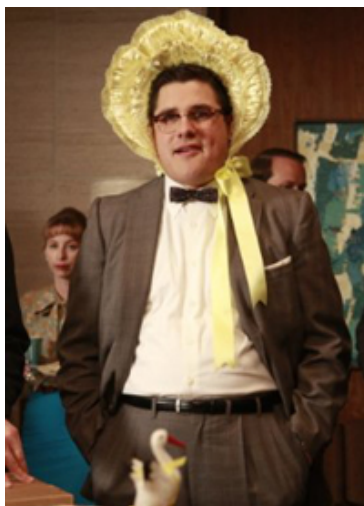


Roger Sterling (John Slattery).

(ce dont ne se privent ni le calculateur Pete Campbell, sensible aux parades faussement

candides — à ses yeux — de la petite souris Peggy Olson, ni le plus naturel Harry Crane, succombant aux charmes électrisants de la jolie secrétaire Hildy), tous ces hommes mariés — y compris Richard Nixon, qui parvient à tromper la mère patrie en ne remportant pas des élections dont tous les sondages le donnaient pourtant largement vainqueur ! — s'en donnent à coeur joie tout en s'efforçant de préserver l'essentiel : les apparences.

Et, dans cette optique en filigrane, ne se départissent jamais d'une classe folle dont n'est pas l'unique dépositaire Don Draper. Il n'y a qu'à suivre cette scène de dîner au restaurant (jusque-là, rien de bien atypique...) entre l'italo-étalon Salvatore Romano et le bien conservé Elliot Lawrence, représentant de la marque de rouge à lèvres Belle Jolie, pour s'en convaincre. Pas une seule fois ne sera prononcé le mot « aventure » (voyons, quel vilain mot !) malgré une tension sexuelle palpable entre les deux mâles se faisant face de part et d'autre de la table. Si l'astre artificiel qui surplombe la course effrénée au mercantilisme (« Ce que vous appelez l'amour a été inventé par des types comme moi pour vendre des bas »),



Harry Crane (Rich Sommer).

lâche sans concession Don Draper à sa cliente et amante — dans le désordre — Rachel Menken) commence discrètement à brûler les ailes de ses bonimenteurs gorgés d'assurance, nous sommes donc encore bien loin de la déchéance pathétique exposée par Frédéric Beigbeider dans sa charge satirique intitulée *99 francs*.

Par crainte de passer pour des mauviettes (ce qui tombe sur le dos du pauvre Ken Cosgrove, ayant le « malheur » de voir l'une de ses nouvelles publiée dans une revue nationale, *The Atlantic Monthly*), les grands garçons du bureau roulent des mécaniques, se paient de bonnes tranches de rigolade machiste et bravent l'interdit sans brader pour autant les conventions de l'époque. Mais derrière cette profusion de regards pétillants et de sourires « all bright » se tapissent parfois de sombres jalousies, comme celle qui anime Pete Campbell à l'encontre de son collègue justement évoqué et propulsé écrivain sans crier gare. Que dire alors de cette visite impromptue au cours de laquelle Francine Hanson, venant d'apprendre que son mari la trompait avec une maudite aphrodite de Manhattan, ne peut s'empêcher de sous-entendre à celle qui la considère comme une soeur, Betty Draper, qu'elle-même devrait être

parfaitement au fait de l'attitude à adopter dans ce genre de situation... Le malheur n'aurait-il pas cette vertu de rendre à tous ceux qu'il touche un profond sens du partage ?

Femmes de l'ombre... à la lumière

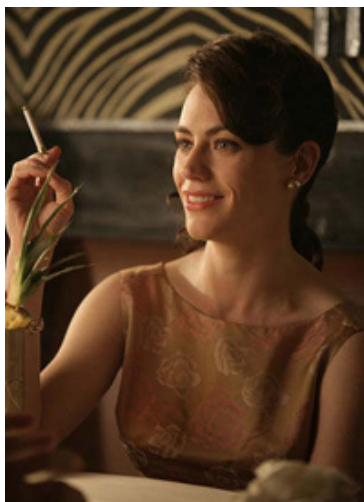
Si elles donnent parfois l'impression de passer pour des plantes vertes, les « femmes de Mad Men » ne sont pas en reste dans cette société exclusivement gouvernée par des mâles dominants. Tantôt conscientes de leurs forces (entre la rougeoyance de Joan Holloway, arpentant les allées de l'agence telle une majorette en pleine représentation,



Joan Holloway (Christina Hendricks).

et la timidité de Peggy Olson, nouvelle recrue foulant pour la première fois l'univers inconnu de la publicité), tantôt plongées dans le plus profond désarroi (mariée deux enfants, l'ex-mannequin Betty Draper, que la beauté irradie encore chaque jour que Dieu fait, aurait toutes les raisons d'être la plus heureuse des femmes si d'interminables heures ne devaient s'égréner entre chaque retour de son époux au sein du cocon familial), ces « ladies » demeurent aux premières loges de véritables énigmes.

Derrière l'inoxydable thème de la libération de la femme (s'inscrivant dans une tendance actuelle de mise en exergue de nouvelles héroïnes, tenant à elles seule l'affiche) s'illuminent en effet des portraits beaucoup plus nuancés que l'on ne pourrait le penser de prime abord. Ce dont témoigne avec acuité le refus sans équivoque de Rachel Menken, malgré un feu intérieur crépitant chaque instant un peu plus fort, de s'abandonner aux désirs impulsifs de Don de s'arracher à ce milieu social trop pesant, et de « voler » avec lui des jours heureux. Parce qu'il a déjà une famille à nourrir. Parce que, en somme, la bienséance interdit ce genre de comportement déviant (au même titre que l'homosexualité, poussant Joan à feindre de ne pas avoir entendu les allusions explicites de sa meilleure amie, Carol, face au miroir qui les observe en silence) et que rejeter telle « convention collective »,



Rachel Menken (Maggie Siff).

c'est se se mettre à dos une majeure partie de sa classe sociale. Un choix le plus souvent impossible à assumer, les gravats d'un deuxième conflit mondial à peine retombés au sol.

Rares sont en effet les femmes gravitant autour de Madison Avenue à fonder leur mode de vie sur des convictions personnelles (et non induites par des origines familiales, un type d'éducation, un mariage heureux ou non, un niveau de revenu, etc.), tant le revers de la médaille peut s'avérer pénalisant pour la suite. Il y a bien Midge Daniels (une jolie passée de Don Draper, préfigurant la vie de bohème et le mouvement hippie qui allait se déclencher quelques années plus tard) ou Helen Bishop (une voisine divorcée de Betty, préférant éduquer seule un fils de 9 ans et un bébé plutôt que de souffrir en silence les vicissitudes d'un mariage raté)... Mais si leurs voisines condescendantes les descendent en flammes avec tant d'assiduité - ce que l'on a l'occasion d'observer pour la seconde -, c'est que la jalousie a bien souvent tendance à s'embusquer derrière une pitié « de bon aloi », malgré des efforts démesurés pour l'extradier des frontières morales de leur cerveau. Pour hautaine qu'elle se montre, Betty n'a ainsi elle-même pas renoncé à ses rêves de grandeur, à travers une carrière de mannequinat à laquelle elle a dû mettre un terme pour tenir son ménage, et dont la résurrection aussi soudaine que brève la plonge dans des abîmes vertigineux d'introspection.

« Ne me quitte pas... »

La scène concluant la saison inaugurale — dans un style très proche de celui de *Six Feet Under* — manifeste à merveille l'indécision teintée de remords (véritable moteur du roman noir) qui tiraille les cols blancs de Madison Avenue. Rentrant à la maison plus tôt que prévu, Don Draper annonce à sa chère et tendre qu'il a finalement pu se libérer et qu'il va être en mesure (une fois n'est pas coutume) de fêter Thanksgiving en famille.



Et le sourire si précieux de Betty de ne plus jamais s'effacer, et les cris hystériques des enfants de résonner tel un hymne à la joie... L'instant d'après, la même scène se rejoue sous nos yeux, mais cette fois-ci en l'absence de l'épouse de Don, lequel se retrouve assis seul au bas de l'escalier à ressasser ses regrets et son infinie amertume...

Entre ces deux scènes, ancrées avec une cohérence difficile à départager dans le cours du récit, où se situe en fin de compte le véritable « moi » de Dick Whitman, alias Don Draper ? Tel un rubiscube bâti comme une amoire à glace, l'homme-énigme n'a pas tantôt dévoilé l'une de ses faces cachées qu'une autre se décompose sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, voici une conclusion qui ne souffre d'aucune discussion : la révélation des zones d'ombre de « héros ordinaires » constitue toujours bel et bien l'un des moteurs les plus dynamiques et les plus efficaces de la télévision... ce qui ne risque pas de s'arrêter, puisque *Mad Men* a encore de beaux jours à couler !

Dernier faux-semblant à avoir frappé à la porte de *Mad Men* : le potentiel départ de Matthew Weiner au terme de la deuxième saison, en cas de non-renouvellement de son contrat. Alors même qu'un chèque débordant de zéros l'attendait sagement sur son bureau et qu'un abandon du navire à l'instant précis de pénétrer les rives du « nouveau monde » semblait plus qu'illusoire... Comme si, dès lors que l'on accolait les termes « mad » et « men » dans un même élan passionnel, le héros endossait inmanquablement son long imperméable noir et enfermait sous son couvre-chef les méandres de ses pensées troubles. Ainsi que l'écrivit Raymond Chandler : « Les ennuis, c'est mon problème ».

[1] « Là où s'étend la vérité », jeu de mots sur le double sens du verbe « to lie » qui signifie également « mentir ».

[2] À noter qu'une fois nommé associé de la firme, Draper nommera au poste de Directeur financier le prénommé « Duck », clin d'oeil au célèbre canard Donald Duck créé par les dessinateurs de Walt Disney au début des années 30.